



Institut de la Providence

À Gosselies, l'«empire» hérité des Sœurs de la Providence

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Chaque mois, nous vous proposons de remonter le temps et de partir à la découverte de l'histoire de nos écoles. Ce mois-ci : Gosselies Providence Humanités (GPH), anciennement pensionnat Saint-Joseph, créé voici juste 100 ans par les Sœurs de la Providence de Gosselies, une congrégation locale qui aura régné durant des siècles sur la cité industrielle.

À la rentrée de septembre, la Providence de Gosselies fêtera ses 100 ans. En tout cas les 100 ans de ses murs ! C'est en effet le 23 septembre 1922 que la famille Moll (lire en page de droite) a cédé aux Sœurs de la Providence de Gosselies son énorme propriété. « *En fait* », précise Pol Barbarin, ancien prof et directeur-adjoint de l'établissement dont il possède de très nombreuses archives, « *les bâtiments n'étaient pas faits pour accueillir une école : il a donc fallu faire des travaux et, à la rentrée 1924, le pensionnat Saint-Joseph pouvait accueillir une centaine d'internes et une vingtaine de demi-pensionnaires.* »

Raison pour laquelle, précise l'actuel directeur Denis Dehon, des festivités prendront place tout au long de la période 2022-2024 pour fêter le centenaire de GPH, pour Gosselies Providence Humanités, une appellation des années 80-90. « *J'étais*

directrice à cette époque », se souvient sœur Hélène Gennotte, « *et c'est l'administration qui nous a enjoins de changer de nom pour ne pas créer de confusion avec l'institut Saint-Joseph, au centre de la ville.* »

Même si cette école n'a « que » 100 ans, l'histoire de la Providence est séculaire. Les Sœurs de la Providence ont créé un véritable « empire » scolaire dans la ville et alentour. C'est parce que l'école Sainte-Anne du centre-ville était bon-dée qu'il a fallu acquérir le site actuel. L'héritage des Sœurs de Gosselies, c'est, outre GPH en secondaire général, trois écoles fondamentales, l'Institut Sainte-Anne en secondaire technique et professionnel, le centre d'enseignement primaire spécialisé Jean Herbet. Sans compter les locaux de la HELHa (Haute école Louvain en Hainaut) Gosselies.

À la différence de nombre de congrégations qui ont proliféré dans l'enseignement en Belgique, celle des Sœurs de la Providence est une congrégation tout ce qu'il y a de plus locale. « *Les Sœurs*



©DR

de la Providence de Gosselies sont une congrégation diocésaine et pas romaine », dit sœur Hélène, une des dix dernières sœurs, encore présente dans le PO. « C'est en 1683 que Jean Herbet, jusque-là curé de Nalines, est arrivé à Gosselies. Très vite, il a considéré qu'il n'était pas normal que seules les jeunes filles aisées reçoivent une éducation chrétienne. Il fonde en 1688 une communauté de Filles dévotes qui deviendront les Sœurs de la Providence. D'emblée, il met l'accent sur l'enseignement. Cela a commencé avec un atelier d'apprentissage en dentellerie. Les écoles

ici mais partout ailleurs autour de Charleroi et au-delà. Les sœurs ont été jusque 300 à Gosselies, essentiellement des enseignantes. Aujourd'hui, nous avons évidemment fait des donations des bâtiments aux PO. » En 2022 encore, les trois quarts des élèves inscrits à Gosselies le sont dans des écoles catholiques, essentiellement celles héritées de Herbet.

Hétérogénéité

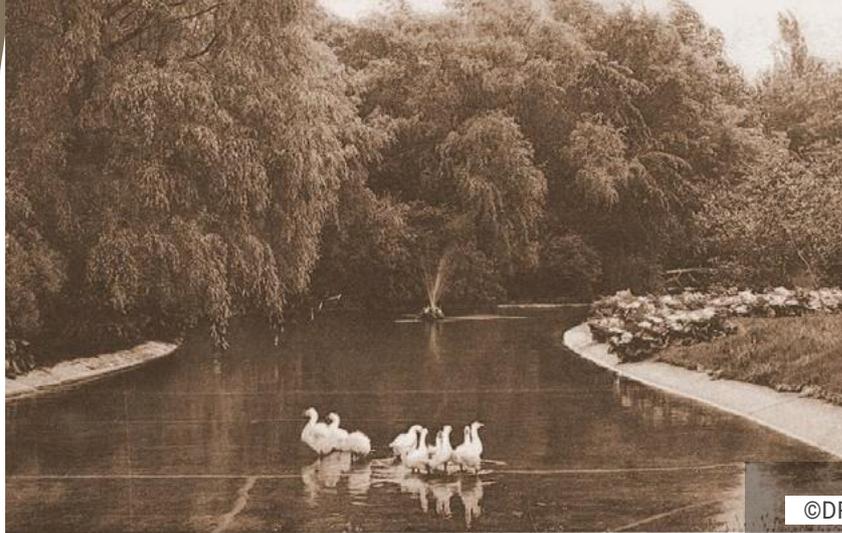
Avant d'être directrice, sœur Hélène était professeure de latin-grec. Sa fibre classique se réveille lorsque l'on évoque la devise de l'école, *Speravimus in te* : « C'est un parfait résultat, cela veut dire 'Nous avons espéré en toi' mais nous continuons à le faire. Nous avons toujours essayé de garder cet esprit qui était celui de Herbet, l'accueil de tous et l'attention aux plus faibles. Aujourd'hui encore, le service social prête les livres scolaires aux enfants qui en ont besoin. »

Un héritage qui comble Denis Dehon, directeur pour la deuxième année. Avant cela, il a été directeur d'une école technique carolo à encadrement différencié puis d'un des établissements les plus huppés du Brabant wallon. Un grand écart qui l'amène à dire qu'il a pu « réunir ses jambes » à la Providence. « D'abord, sur le plan sociologique, après avoir connu ces deux extrêmes, je peux dire que, même si cela fait bizarre, on a ici 'des gens normaux', une véritable hétérogénéité sociale totalement représentative des différentes strates de la société. Ensuite, ma vision, c'est de mettre l'élève au centre des préoccupations. Vous allez me dire que tout le monde le dit ! Mais ce n'est pas si évident et, à la différence d'autres, la Providence l'a inscrit dans son projet éducatif. Et c'est la raison pour laquelle j'ai postulé ici ! » ■

Votre école a une histoire ?

Contactez-nous !

redaction@entrees-libres.be



©DR

La première des 42 émailleries

C'est une petite plaque jaune sur la façade de l'Institut de la Providence. Elle dit que c'est là, Faubourg de Bruxelles, qu'en 1852, David Moll a créé la toute première émaillerie de Belgique. Fils d'un industriel allemand de Silésie ayant mis au point un procédé d'émaillage de la fonte, Moll s'est installé au Pays noir en 1838 avant de racheter le château des baillis. C'est dans cet imposant domaine campagnard (à l'époque, contrairement à aujourd'hui, pas de tram, d'autoroutes, de zones industrielle et commerciale à cet endroit !) qu'il établit son domicile et son usine, la première du genre du pays donc.

Ce que l'on appelle alors le château-ferme, détruit au profit de l'école, ouvre sur un parc magnifique de 4 hectares, comprenant un étang, comblé aujourd'hui, une gloriette et une magnifique orangerie toujours bien debout. La construction d'un parking à l'arrière de l'établissement permettra même bientôt aux élèves de respirer l'air du parc à l'abri des voitures en stationnement. À l'époque, l'ensemble comprend aussi des serres, des écuries, un potager. Le jardin français a pour sa part longtemps abrité des armes cachées par les Allemands quand ils avaient chassé les sœurs avant de voir les Américains récupérer les lieux.

Dans un livre anonyme (« *En fait* », dit sœur Hélène, « il a été écrit par sœur Marie de la Providence mais elle n'a pas voulu le signer ») publié en 1938 pour les 350 ans de la congrégation gosselienne, l'ensemble est décrit de manière bucolique et datée : « Situé aux confins de la ville, devant les larges espaces des voisinages campagnards, le pensionnat Saint-Joseph dessine au milieu d'un vaste parc, son architecture sobre et riante, installation ravissante, unique, au sein d'une agglomération industrielle. » Tout est à l'avenant : « Les hautes frondaisons et les parterres multicolores » de la cour d'honneur, les « peupliers fusant vers le ciel », les « concerts des oiseaux chanteurs, épris de musique et débordant de joie de vivre. »

En 1922, au décès du fils de l'industriel, Théophile Moll, sa femme et sa fille partent en Suisse et vendent les installations aux Sœurs de la Providence, à l'étroit dans leur bâtiment du centre-ville. Aujourd'hui, certains bâtiments attestent encore d'une autre origine industrielle. Une partie des classes est effectivement installée un peu plus haut, aux Bruyères, du nom des anciennes chocolateries Bruyère. Mais la propriété Moll raconte un pan beaucoup plus oublié de l'histoire de l'industrie carolo que celle des charbonnages, des verreries et de la sidérurgie. Pourtant, à son apogée, après l'installation de Moll, ce ne sont pas moins de 42 émailleries qui feront vivre Gosselies, baptisée « la cité des casseroles » un siècle durant. « On voyait des vendeurs venir charger des immenses piles de casseroles sur leur dos et remonter la nationale vers Bruxelles pour les vendre dans chaque village », raconte sœur Hélène. Fin du XIX^e siècle, 1.300 ouvriers sur les 8.000 habitants de Gosselies travaillent dans les émailleries. La dernière, Crahait, a fermé en 1976. ■